LES DEUX PERLES,

COMÉDIE EN DEUX ACTES, MÊLÉE DE CHANT,

PAR MM. PAUL FOUCHER ET ALBOIZE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 14 septembre 1844.

Personnages.	***Acteurs.***
D. JUAN, frère de Charles II	M. HIPPOLYTE.
LE COMTE DE BLUMBERG, ambassadeur d'Autriche	M. LECLÈRE.
PACHECO, intendant des jardins	M. ADOLPHE.
D. FERNAND DE VELASCO	M. RICHARD.
UN SECRÉTAIRE de l'Ambassadeur	M. CAMIADE.
DONA MARGUERITE, infante d'Espagne	Mme THÉNARD.
RITA, duchesse de Sandoval	Mme DELVIL.
LA GOUVERNANTE de l'infante	Mme DERVAL.

La scène se passe en 1666, au premier acte, dans les jardins d'Aranjuez; au second, dans le palais.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente les jardins d'Aranjuez. — A droite, un pavillon.

SCÈNE I.

(Au lever du rideau, on entend dans le lointain la musique d'une marche religieuse. Tout-à-coup, Fernand paraît, entrant précipitamment, et regardant de tous côtés.)

DON FERNAND, seul.

Enfin, m'y voici... Et dans ces jardins d'Aranjuez qu'on dit si impénétrables, j'ai pu m'introduire sans être vu, grâce à la procession que j'ai suivie... Si l'on ne m'a pas trompé, je dois être au pavillon de l'Infante; c'est ici que la duchesse de Sandoval doit se rendre, c'est ici que je la verrai!.. (Le bruit de la musique cesse.) Me laisser huit jours sans nouvelles!.. Et lorsqu'hier je lui écris une lettre plus pressante et plus désespérée que jamais, lorsque je vais attendre le soir, pendant de longues heures, la voiture de l'Infante, pour faire parvenir mon message, comme d'habitude, l'ingrate duchesse qui l'a reçu ne me répond pas!.. Oh! Rita! Rita!.. Elle a pensé que la duchesse de Sandoval ne pouvait aimer le pauvre Fernand sans se déshonorer!.. Sa noble famille lui aura dit que son cœur dérogeait... Et je ne suis venu chercher ici, au péril de ma vie, que l'aveu de son indifférence!.. Oh! n'importe, il faut la voir, la voir à tout prix!.. Mais on vient... Allons, je dois attendre l'instant favorable...

(Il se perd parmi les bosquets.)

SCÈNE II.

LE COMTE DE BLUMBERG, PACHECO.

PACHECO.

Oui, Monseigneur, c'est aujourd'hui la fête des Rogations; cette enceinte ne doit s'ouvrir que devant la procession qui vient y bénir les fruits de la terre.

LE COMTE.

Mais j'ose dire que le comte de Blumberg, ambassadeur extraordidaire de S. M. l'empereur d'Autriche, qui vient épouser au nom de son maître l'infante d'Espagne Marguerite...

PACHECO.

On n'a pas reconnu votre Excellence : vous êtes sans suite et incognito.

LE COMTE.

Je suis venu en bonne fortune pour l'empereur mon maître. L'empire d'Allemagne a mis en ma personne son manteau couleur de muraille et son chapeau rabattu.

PACHECO.

Voilà ce qui a causé l'erreur; car, aujourd'hui surtout, il faut redoubler de surveillance: à la faveur de cette procession, un étranger pourrait s'introduire...

LE COMTE.

Et qu'en résulterait-il?

PACHECO.

Les plus grands malheurs!.. D'abord, je perdrais la place qui m'est promise, celle d'intendant des jardins, vacante par la mort de son titulaire, et que j'exerce par intérim.

LE COMTE.

Et ensuite?..

PACHECO.

Ensuite.... Tant que la cour séjournera à Aranjuez, il est défendu de s'introduire dans les jardins, sous peine de mort.

LE COMTE.

Ah bah!..

PACHECO.

C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire... Si l'on rencontre un seul étranger... exécuté sur l'heure... sans forme de procès.

LE COMTE.

Eh bien! j'ose dire que ça me paraît juste; on ne languit pas... Vous me paraissez un serviteur fidèle et dévoué.

PACHECO.

La fidélité a toujours été ma devise. (A part.) A première vue, ça paraît moins lucratif, mais avec de l'ordre on finit toujours par s'y retrouver.

LE COMTE.

Pour vous engager à persévérer dans cette voie, voici quelques florins.... un cadeau de bienvenue.

PACHECO.

Quelques florins... c'est impossible!.. Un Espagnol accepter des présens d'une puissance étrangère!

LE COMTE.

Il y a deux mille florins dans cette bourse.

PACHECO.

Deux mille florins!.. Au fait, nous sommes en paix avec la puissance étrangère... je crois que je puis accepter.

LE COMTE, à part.

Très bien!.. Mes instructions me disent de corrompre, je corromps.

PACHECO, à part.

Le comte n'apprendra pour son argent que ce que don Juan fait révéler pour le sien.

LE COMTE.

Que se passe-t-il dans le palais? vous devez le savoir... La santé de votre jeune monarque...

PACHECO.

Chancelante... Au point de faire craindre qu'au premier moment nous n'ayons à le pleurer.

LE COMTE.

Et le seigneur don Juan, le véritable roi d'Espagne, dit-on...

PACHECO.

Il veille toujours avec grand soin sur notre jeune roi. La régence l'a préposé spécialement à la garde de Sa Majesté, car l'Infante, qui va épouser l'empereur que vous représentez si noblement, abdique pour ce fait seulement ses droits à la couronne du roi son frère; et si ce dernier venait à mourir, on serait peut-être obligé de recourir au seigneur don Juan pour supporter le fardeau de la royauté.

LE COMTE.

Il n'y a pas le moindre doute; don Juan étant fils de Philippe IV et de la célèbre comédienne Maria Calderona.

PACHECO.

Mais cela n'est pas prouvé... On dit que la Calderona était mariée secrètement, et que don Juan est né légitimement de cette union.

LE COMTE.

C'est une calomnie!.. Ce sont ses ennemis qui se plaisent à déshonorer sa naissance. Je soutiens, moi, au nom de don Juan, qu'il est bâtard de Philippe IV, tout ce qu'il y a de plus bâtard! (A part.) Cet homme a moins d'intelligence que je ne croyais.

PACHECO.

Raison de plus, si sa naissance lui assure la survivance du trône d'Espagne, pour qu'il redouble de soins envers le jeune roi... car les goûts paisibles et modestes du seigneur don Juan...

LE COMTE, à part.

Qu'est-ce qu'il dit donc?.. Comment! il ne sait pas que don Juan veut la couronne à tout prix... Mais je l'avais très bien deviné, moi... C'est écrit trois fois, page 14 de mes instructions... Décidément, cet homme n'a pas la moindre intelligence... (Haut.) Dites donc, l'ami... pourrez-vous du moins me parler de l'Infante, que je n'ai pu voir encore, par suite de l'indisposition qu'elle a éprouvée?

PACHECO, à part.

Celle-là, je puis en dire tout le mal possible, c'est l'ennemie de mon maître... (Haut.) L'Infante, elle est triste, taciturne; elle perd son temps à lire les romans français de Mlle Scudéry, et, contrairement à toutes les lois de l'étiquette, elle rêve sans cesse.

LE COMTE, avec espoir.

Ah! elle rêve! elle rêve!..

PACHECO.

Voici le seigneur don Juan... je vais au-devant de lui... Il ne faut pas que j'aie l'air de vous avoir révélé quelque chose... Chut!

LE COMTE, répétant.

Chut!.. A qui le dites-vous?.. (A lui-même.) M'a-t-il révélé quelque chose?.. Je ne sais, mais après tout, j'ai fait mon devoir. Mes instructions m'ordonnent de m'informer, je m'informe.

SCÈNE III.

LES MÊMES, DON JUAN.

D. JUAN, à Pacheco.

Toujours la plus grande surveillance dans les jardins... Surtout, ne perds point la princesse de vue, et rends-moi compte de toutes ses actions.

PACHECO.

Oui, Monseigneur.

(Il sort.)

LE COMTE.

Eh bien! cher prince, notre adorable future, l'Infante Marguerite... croyez-vous qu'aujourd'hui elle puisse me recevoir?

D. JUAN.

Elle le doit.

LE COMTE.

Mais si elle est encore souffrante?

D. JUAN.

Je vous garantis qu'elle sera guérie.

LE COMTE.

Malgré moi, je crains une rechute.

D. JUAN.

Il n'y en a jamais dans ces maladies-là... Songez, mon cher Comte, que la duchesse de Sandoval, la première menine de l'Infante, s'est rendue à Madrid sur l'ordre de la régence, pour faire emplette des joyaux et des dentelles de noce; jusqu'à son retour, l'Infante, privée de sa favorite, était libre de faire ce que bon lui semblait, c'étaient ses derniers momens de liberté; elle en a profité pour être malade. Il faut bien passer quelques fantaisies aux princesses... Mais voici le jour assigné au retour de la menine; elle arrive avec les parures de noce; d'aujourd'hui, l'Infante n'a plus le droit de s'amuser; elle va vous recevoir, et demain vous partez avec Son Altesse.

LE COMTE.

Ah! vous me rendez la vie... pour moi et mon maître!.. Je vois que décidément mon ambassade matrimoniale sera aussi heureuse que les deux premières, car c'est la troisième fois que je me marie.

D. JUAN.

Vous?..

LE COMTE.

Oui, par procuration... Ce sont des fonctions héréditaires dans notre famille depuis 150 ans, et j'ose dire qu'en fait de princesses nous avons toujours eu la main heureuse.

D. JUAN.

Il suffit de vous voir pour le croire.

LE COMTE.

AIR du Comte Ory.

Une, à peine, j'ose dire,
Refusa, trompant nos feux,
Des héritiers à l'Empire,
Et ce n'est pas, grâce aux cieux,
La faute de mes aïeux.
Parmi nos reines, personne,
Compromettant notre honneur,
N'a, pour punir notre erreur,
Fait élargir la couronne
Sur le front de l'empereur.

Oh! ce bonheur n'est peut-être pas autant le résultat de notre influence personnelle que du magnifique cadeau de noces, toujours le même, que les empereurs envoient successivement à leurs fiancées, qui le restituent en mourant au trésor impérial.

D. JUAN.

Et quels sont ces présens que vos maîtres abandonnent avec tant de générosité?

LE COMTE.

Des pendans d'oreilles... deux perles magnifiques qui valent un million, et auxquelles ma famille doit la prérogative dont elle jouit.

D. JUAN.

Vraiment?

LE COMTE.

Feu l'empereur Montezuma en fut le premier possesseur; après lui, elles appartinrent à Fernand Cortez, qui les fit incruster dans la garde de son épée lorsqu'il suivit comme volontaire Charles-Quint dans sa désastreuse expédition d'Afrique, à laquelle assistait aussi un de mes ancêtres, Cristophe de Blumberg. Le conquérant du Mexique attaqua imprudemment les Arabes sur le rivage, sans attendre la permission de l'empereur; furieux de tant d'insubordination, Charles-Quint lui enjoignit de remettre son épée à mon aïeul, son capitaine des gardes, que personne, j'ose le dire, n'a jamais accusé d'imprudence.

D. JUAN.

Un de vos ancêtres... Je vous crois.

LE COMTE.

Le conquérant du Mexique avait une mauvaise tête; au lieu de se soumettre, il jeta son épée dans la mer... mais mon aïeul avait ordre de s'emparer de cette épée, et ne connaissait que l'obéissance...

AIR de Préville et Taconnet.

Tout habillé s'élançant à la nage,
Il ressaisit le fer du factieux,
En grelottant le rapporte au rivage,
Mouillé, transi, pourtant victorieux,
Et six mois garde un rhume glorieux.

D. JUAN.

J'admire ici ce courage héroïque
Pour repêcher une arrestation;
Ce trait devrait orner votre écusson,
Premier exemple, à jamais héroïque,
D'un général qui se change en triton

On n'a jamais vu dans l'histoire antique,
Un général se changer en triton.

LE COMTE.

Après la campagne, quand vint le moment des récompenses, on se souvint que le duc de Médina avait sauvé les débris de l'armée, qu'André Doria avait mis à couvert les restes de la flotte; mais l'empereur n'oublia pas que mon aïeul avait sauvé les deux perles; on lui accorda, en récompense, les fonctions héréditaires dont vous me voyez investi, et j'ose dire que depuis ce temps, moi et mes ancêtres nous sommes, de père en fils, la plus grande charge de la cour.

D. JUAN.

Je n'ai pas de peine à me le figurer.

LE COMTE.

Malheureusement, la monture de ces bijoux s'est usée à tant d'augustes oreilles, que j'ai dû les envoyer au joaillier de la cour pour les réparer; mais, dans une heure, ces deux perles seront entre les mains de l'Infante.

D. JUAN.

Et elles arriveront à propos pour compléter ses parures; car voici la duchesse de Sandoval, qui, comme je vous le disais, revient de Madrid.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, RITA.

RITA.

Oui, Monseigneur... Elle apporte ce qu'il y a de plus élégant en dentelles à Tolède, et de plus riche en bijoux dans tout Madrid. Oh! je ne me suis point épargnée, mais je crois avoir satisfait à toutes les exigences des graves fonctions qui m'avaient été confiées par la régence; quand on a une mission politique, on ne saurait trop faire pour s'en montrer digne.

D. JUAN.

Oh! pour cela, nous nous en rapportons bien à votre goût, belle duchesse.

LE COMTE.

Oui, oui, nous nous en rapportons bien à votre goût, belle duchesse!.. (A part.) Mes instructions m'ordonnent de flatter, je flatte. (Haut.) Durant votre absence, je n'ai pu parvenir à l'Infante... Vous ne pensez pas que ses dispositions favorables à l'égard du grand monarque que je représente aient pu s'altérer?..

RITA.

Au moment de mon départ, elle paraissait tout-à-fait décidée, et je rapporte avec moi un prix trop charmant de son obéissance pour qu'elle change de résolution.

AIR : Je te prends sans dot. (Loïsa Pujet.

Oui, toujours en dot on accepte un trône,
Aux plus vieux maris il prête secours.
L'Infante promet à cette couronne
Ses amours, ses amours,
Toujours.

PREMIER COUPLET.

Pour cet or, ces dentelles,
Et tout ce riche envoi,
Que faut-il? bagatelles!
Promettre ici sa foi...
A moins on épouse un grand roi...
Oui, toujours en dot, etc.,

DEUXIÈME COUPLET.

Devant le diadême
Du plus grand roi chrétien,
De la mode elle-même
L'empire ne peut rien;
Sur un beau front il va si bien?..
Oui, toujours en dot, etc.

D. JUAN.

La Duchesse a raison, mon cher Comte... La coquetterie, c'est l'ambition des femmes, et en les flattant on est toujours sûr de réussir... (Musique lointaine.) Mais j'entends la procession qui se remet en marche... je dois me montrer sur son passage. Suivez-moi, et nous nous concerterons sur votre présentation à l'Infante, dont vous allez devenir l'époux.

LE COMTE.

Et j'ose dire qu'il n'y a pas un autre ambassadeur en Europe capable d'épouser comme moi... les Blumberg sont connus.

ENSEMBLE.

AIR de la Pensionnaire mariée.

D. JUAN.

Allons, cher Comte, l'heure presse,
Remplissons un devoir pieux,
Et puis, ensuite, à la princesse,
Nous nous présenterons tout deux.

LE COMTE.

Allons, cher prince, l'heure presse,
Remplissons un devoir pieux,
Et puis, ensuite, à la princesse,
Nous nous présenterons tous deux.

RITA.

Cachons-leur le soin qui me presse,
Ce qui me rappelle en ces lieux;
Allons dissiper la tristesse
Laissée au cœur d'un malheureux.

LE COMTE, en solo.

Ces talens qu'en moi chacun loue,
Ils étaient dans mon sang déjà,
On m'a pris jeune, je l'avoue,
Et l'on m'a dressé pour cela.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

(Le Comte et D. Juan sortent.)

SCÈNE V.

RITA, seule, avec vivacité.

Enfin, je suis seule !.. je puis songer à ce pauvre Fernand, que je n'ai pu prévenir de mon départ, et qui m'accuse sans doute !.. Oh ! il aurait tort, car la vue de toutes ces merveilles qui, depuis huit jours, ont ébloui mes yeux avant d'aller charmer ceux de l'Infante, n'ont pas distrait un instant mon cœur de son souvenir !.. Il me pardonnera mon silence involontaire en songeant que je ne pouvais refuser de hâter ce mariage qui me rendra ma liberté en me séparant de l'Infante... Mais, qu'est-il devenu, pendant mon absence ?

SCÈNE VI.

RITA, DON FERNAND, sortant des bosquets.

D. FERNAND.

Il n'y a plus personne... Respirons un moment et allons de ce côté... (Apercevant Rita.) Ciel ! que vois-je ?..

RITA.

Fernand !.. Vous ici !.. dans ces jardins !..

D. FERNAND.

Cela vous étonne ?..

RITA.

Sans doute. Si l'on vous y surprenait !..

D. FERNAND.

Mais ne deviez-vous pas vous y attendre, d'après ma lettre ?..

RITA.

Votre lettre !..

D. FERNAND.

Eh ! oui, sans doute... Hier, à la nuit tombante, je vous ai remis, comme de coutume, la lettre en forme de pétition à l'adresse de l'Infante ; vous étiez dans le carrosse de la princesse, car une main s'est avancée et a pris la lettre comme à l'ordinaire.

RITA.

Moi !.. mais depuis huit jours j'étais à Madrid. La Gouvernante, chargée des dépenses de la princesse, m'a remis les sommes destinées à ses parures, m'a fait monter en voiture officiellement, sans me laisser un instant pour vous en avertir... Vous savez toute la rigidité de l'étiquette... Oh ! j'ai bien souffert. Mais cette lettre, qui donc l'a prise, puisque ce n'est pas moi ?

D. FERNAND.

Je l'ignore. Depuis huit jours, chaque soirée me voyait sous vos fenêtres... Elles ne se sont pas ouvertes comme auparavant, mais cependant j'ai vu se dessiner derrière ces vitraux la forme d'une femme qui semblait me considérer...

RITA.

Etait-ce la duchesse d'Astorgas ?.. Je m'y perds !.. Mais vous... Fernand... vous savez que vos dangers me menacent plus que vous, et vous vous y exposez... égoïste !..

Air des Premières armes de Richelieu. (Roi d'Yvetot.)

S'il faut que mon cœur,
Pour revoir sa belle,
D'une loi cruelle
Brave la rigueur,
Plus digne en ce jour
D'un si brillant rêve,
Mon péril m'élève
Jusqu'à votre amour,
Que cet humble amant
Qui vous intéresse,
Dans son dévoûment
Trouve sa noblesse.
S'il faut que mon sort
Soit ici la mort ;
Croyant assez vivre,
Je saurai poursuivre,
Sans être alarmé ;
Pour vous que j'adore,
Je meurs, jeune encore,
Mais je meurs aimé.

RITA.

Fernand !.. par grâce !.. par pitié !.. Fuyez !.. Aimez-vous mieux, en restant, me perdre pour toujours ?..

D. FERNAND.

Vous perdre !.. Non, non, je pars et vais rejoindre la procession, sortir comme je suis entré... Maintenant, mon salut est assuré, car vous m'aimez encore !.. Maintenant, je ne craindrais plus le roi d'Espagne lui-même.

RITA.

Pauvre Fernand !.. Mais je ne me trompe pas... On vient de ce côté... Ciel ! c'est l'Infante et toute sa suite... Fuyez, ou vous êtes perdu !

D. FERNAND.

A bientôt, Rita, à bientôt !..

(Il s'enfuit.)

SCÈNE VII.

L'INFANTE, RITA, LA GOUVERNANTE, COURTISANS, puis, DON JUAN et LE COMTE.

CHŒUR.

Air :

Ah ! quel beau jour pour notre Espagne !
L'Infante épouse l'empereur,
Et la couronne d'Allemagne
En reçoit un nouvel honneur.

L'INFANTE, à Rita.

Enfin, je te revois, ma pauvre Rita ; j'ai bien des choses à te dire... Ne me quitte pas... (Apercevant don Juan.) Mais, silence, voici mon ennemi.

D. JUAN.

Ma sœur !..

L'INFANTE.

Moi, votre sœur, seigneur don Juan... En êtes-vous bien sûr?.. Je ne croyais pas être la fille de la Calderona.

D. JUAN.

Eh bien! Madame, veuillez permettre que je vous présente, au nom du roi, l'envoyé de S. M. l'empereur.

LE COMTE.

Daignez m'excuser, Madame, si je parais à vos yeux sans vous offrir préalablement les présens de noces dont mon auguste maître m'avait chargé pour Votre Altesse. Un léger accident... Mais je vous demande la permission de vous raconter d'avance l'origine de ces joyaux. Feu l'empereur Montezuma...

D. JUAN.

Il suffit, mon cher Comte, pour que ces présens aient une valeur inestimable aux yeux de Son Altesse, qu'ils viennent de son futur époux.

L'INFANTE.

De mon futur époux!.. Ce mariage a donc été tout-à-fait décidé?

LE COMTE.

Le jeune roi à qui j'ai soumis cet illustre projet d'union, a daigné y sourire de la manière la plus bruyante.

L'INFANTE.

Oui, l'on a, pour cette union, l'agrément de l'empire, celui de la régence, on a, surtout celui du prince qui a intérêt à éloigner tout prétendant légitime du trône d'Espagne... Il n'y a que mon consentement qu'on n'ait pas daigné demander.

D. JUAN.

Votre consentement... Altesse!..

LE COMTE, à part, avec anxiété.

Est-ce que nous ne serions pas aimés?.. C'est la première fois que cela nous arrive.

RITA, à part.

Qui s'y serait attendu?..

D. JUAN.

Mais, Madame, que signifie cette étrange opposition?

L'INFANTE.

Cela signifie, seigneur don Juan, que je ne me laisserai pas sacrifier à une politique que j'ai devinée... Que si, jusqu'à présent, les malheureuses princesses se sont immolées silencieusement à des devoirs dont je ne reconnais pas l'empire, la première je secouerai le joug de cet exemple avilissant!.. Seigneur don Juan, mon parti est pris, ma décision irrévocable!..

(Elle s'éloigne et cause avec ses femmes.)

D. JUAN, à part.

Quel motif cause sa résistance? Ce n'est pas l'espoir du trône d'Espagne, j'en suis sûr!

LE COMTE, à don Juan.

Elle ne nous aime pas!.. ma réputation est perdue!.. Je ne peux plus, de ma vie, retourner à Vienne si toute l'Europe voit aujourd'hui, en ma personne, S. M. manquer son établissement, et l'empire d'Allemagne rester garçon!.. Oh! mais, j'y songe... Oui!.. une idée vraiment souveraine!..

D. JUAN.

Et laquelle?

LE COMTE.

Je n'ai pas encore envoyé les deux perles, et j'ose dire...

D. JUAN.

Eh! qu'importe?..

LE COMTE.

Comment! qu'importe?.. Deux perles qui valent un million, et que feu l'empereur Mont...

D. JUAN.

Elles ne nous avanceront à rien!

LE COMTE.

Je dois offrir ces deux perles... Jusqu'à ce qu'elles me soient renvoyées, mes instructions m'ordonnent d'espérer... j'espère!

D. JUAN, bas, à l'infante.

Adieu, Madame!.. Vous voulez la guerre... vous l'aurez!

L'INFANTE, avec ironie.

Mon frère, je l'attends.

ENSEMBLE.

Air du final du deuxième acte de la Juive.

D. JUAN.

Contenons ma colère,
Ici, je dois me taire;
Il faut que ce mystère
S'éclaircisse aujourd'hui.

L'INFANTE.

Contenons ma colère,
Ici, je dois me taire;
Enfin, mon cœur espère,
Mon malheur est fini.

LE COMTE.

Quel est donc ce mystère?
Ici je dois me taire.
Contenons ma colère,
Car tout n'est pas fini.

RITA et LA GOUVERNANTE.

Quel est donc ce mystère
Que l'infante a su taire?
Et cependant j'espère
Savoir tout aujourd'hui.

(Don Juan sort avec le comte.)

SCÈNE VIII.

RITA, L'INFANTE.

L'INFANTE.

Enfin, nous voilà seules!..

RITA.

Comment! vous refusez d'être impératrice!.. Par quel hasard se fait-il que Votre Altesse entre en pleine révolte, elle qui, il y a huit jours, ne pensait pas même à la résistance?..

L'INFANTE.

C'est que, depuis huit jours, il s'est passé bien des choses dans mon cœur, Rita!., Mais ce n'est pas l'ambition, crois-moi, qui m'a changée à ce point. Non, je ne désire pas plus la couronne de mon pauvre frère Charles II, que celle du tout puissant empereur... Tu le sais, je n'étais pas née pour être princesse, moi!.. J'avais rêvé toute ma vie un bonheur plus modeste et plus sûr... un bonheur qui appartînt à moi et non à ma naissance... Persuadée que cette douce et obscure félicité, seul objet de mes vœux, ne monterait jamais jusqu'à moi, je m'étais résolue à subir avec résignation ma gloire et ma grandeur, lorsqu'un évènement imprévu est venu me donner la force d'être heureuse et l'audace d'être libre.

RITA.

Et quel évènement!..

L'INFANTE.

Je vais tout te dire, à toi, ma seule amie!.. aussi bien j'ai besoin d'épancher mon âme... Rita, tu n'as pas remarqué que, depuis quelque temps, nous étions suivies partout, aux promenades, aux combats de taureaux, à la chasse, par un jeune homme d'un extérieur simple, mais qui porte sur ses traits plus de noblesse que tous les grands d'Espagne?

RITA, à part.

Que dit-elle?..

L'INFANTE.

Quand il ne pouvait nous suivre, il passait toutes ses heures à errer sous nos fenêtres... Eh bien! je puis te l'avouer à présent sans honte, Rita, j'aimais ce jeune homme!.. Oui, moi, l'infante d'Espagne, la fiancée de l'auguste Léopold Ier, j'étais, malgré moi, préoccupée tout entière de ce pauvre inconnu...

RITA, à part.

Oh! je tremble!..

L'INFANTE.

Et il m'aime... il me l'a écrit... Oui, sa main m'a confirmé ce que ses yeux m'avaient révélé déjà!.. Oui, tous les jours de ton absence, il est venu sous les fenêtres du palais... Hier, te l'avouerai-je?.. peut-être dans le pressentiment de ce qui devait arriver, je suis sortie. Ce jeune homme était, comme toujours, sur le passage de mon carrosse... Oh! je l'ai bien reconnu, malgré l'obscurité... Il s'est approché, il a avancé le bras pour me remettre une lettre enveloppée dans une pétition insignifiante et semblable à celles que tu reçois d'habitude pour moi. Mais, vois donc un peu, Rita, comme l'amour rend ingénieux! Tiens, voici sa lettre... Ecoute, Rita...

RITA, à part.

C'est bien l'écriture de Fernand... C'est ma lettre!..

L'INFANTE, lisant.

« Depuis huit jours il ne m'a pas été permis »de vous entrevoir!.. Insensé! qui avais cru »que votre regard s'abaissait jusqu'à moi sans »colère... Mais vous avez réfléchi à l'espace im»mense qui nous sépare!.. Votre miroir vous a »renvoyé le reflet de cette couronne qui brille »sur votre tête!.. Mon malheur n'est que trop »certain!.. Mais quelque insensée qu'ait été »mon espérance, vous seule pouvez l'éteindre, »et fût-ce un nouveau crime, pour vous voir je »braverai tout... Je forcerai les portes de ce pa»lais que défend une consigne meurtrière, et »vous ne pourrez m'envier, du moins, de mou»rir par celle pour qui je ne puis vivre. FERNAND »DE VÉLASCO. » Tu le vois, Rita, il osera pénétrer dans ces jardins, braver pour moi les arquebuses des gardes!.. Oh! c'est là du dévouement!.. Ah! j'ai beau être princesse, je suis aimée, enfin!..

RITA, à part.

Comment la détromper?.. (Haut.) Mais Votre Altesse y songe-t-elle?.. Vous, Infante!.. et bientôt, peut-être, impératrice ou reine!..

L'INFANTE.

Ah! tais-toi! tais-toi!

Air de Téniers.

Pourquoi veux-tu que la raison m'enlève
L'illusion qui fait battre mon cœur?
Ah! par pitié, ne trouble pas mon rêve,
Dût le réveil me vouer au malheur!
Pour l'âme qui, dans sa démence,
De l'amour connut le transport,
Ce malheur-là, c'est encor l'existence;
L'indifférence et l'oubli, c'est la mort.

RITA, à part.

Que lui dire? mon Dieu!..

L'INFANTE.

Voilà pourquoi j'ai refusé la main de l'empereur... Seulement j'hésite... Fernand doit-il savoir que c'est à lui que je sacrifie tout?.. Que me conseilles-tu, Rita?

RITA.

Madame, je ne sais...

L'INFANTE.

Non, la solitude, le recueillement m'inspireront mieux... J'entre dans ce pavillon... peut-être je lui écrirai quelques lignes... et si je me décide à les lui faire parvenir, je compte sur ton dévouement. Rita, tu as mon secret... Maintenant, tu m'es plus chère que jamais!

(Elle entre dans le pavillon.)

SCÈNE IX.

RITA, seule.

Ainsi, tout mon bonheur est détruit!.. Et je connais l'infante; elle s'est attachée à une illusion que son esprit rêvait depuis long-temps, et quand elle apprendra... une disgrâce éternelle, sans doute... Eh! que m'importe? l'abandon, c'est la solitude; l'exil, c'est la liberté, c'est le droit d'être heureuse avec lui... Je dirai tout à la princesse... mais Fernand, d'abord, doit apprendre... Comment le retrouver, à présent?.. Sans doute il doit être sorti des jardins.

SCENE X.

RITA, PACHECO, une arquebuse sous le bras.

RITA, à part.

Ah! Pacheco!.. Si je le chargeais d'un message pour Fernand. (Haut.) Pacheco! Pacheco!

PACHECO.

Pardon, Madame la duchesse, je ne puis m'arrêter en ce moment... j'ai des ordres très pressés à exécuter.

RITA.

Est-ce que tu es chargé de tuer quelque faisan pour la table royale?

PACHECO.

Ce n'est pas sur du gibier que j'ai ordre de tirer... mais sur un braconnier d'une nouvelle espèce.

RITA.

Que veux-tu dire?

PACHECO.

Qu'un homme a pénétré dans ces jardins à la suite de la procession... qu'il y est encore...

RITA.

Encore!..

PACHECO.

Mais l'alarme est donnée et son affaire est sûre.

RITA.

Quelques jours de prison, n'est-ce pas?

PACHECO.

Quelques jours de prison... oh! bien, oui... Si on le rencontre, tué à l'instant, sans miséricorde!.. Au revoir, Madame... Je crois l'avoir aperçu de ce côté, et je ne veux point perdre sa trace.

RITA.

Mais, Pacheco, de grâce!..

PACHECO.

Je vous demande bien pardon, mais s'il n'est pas découvert et puni avant la nuit... c'en est fait de ma place... Et moi, je ne connais que mon devoir.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

RITA; puis, DON FERNAND.

RITA.

Oh! qu'ai-je appris!.. Comment le sauver?..

D. FERNAND, sortant des bosquets et suivant des yeux Pacheco.

Il est passé!.. Rita, je n'ai pu sortir encore...

RITA.

Et vous ne sortirez plus d'ici, malheureux!.. Vous êtes perdu!..

D. FERNAND.

Eh bien!.. je mourrai pour vous.

RITA.

Et c'est moi qui aurais causé... On se rapproche de ce côté... Ce sont les gens qui vous cherchent... Où vous cacher?.. Dans le pavillon... mais la princesse!.. Mon Dieu! mon Dieu!.. ayez pitié de nous!.. Qui le sauvera? qui le sauvera?..

SCÈNE XII.

LES MÊMES, L'INFANTE, paraissant à la porte du pavillon.

L'INFANTE, à part.

Je n'ai point écrit... Rien ne peut rendre ce que j'éprouve!.. Ciel! Fernand... Il est ici!..

RITA, à part.

Quelle idée!.. Oui, il n'est que ce moyen... (S'élançant vers elle.) Madame, Fernand a pénétré ici pour vous voir... et la loi punit de mort quiconque s'introduit dans les jardins, et on le cherche pour le tuer!.. Sauvez-le, Madame, c'est pour vous qu'il s'est perdu! Oh! par pitié, sauvez-le!

L'INFANTE.

Ah! pauvre Fernand!..

D. FERNAND, se rapprochant de l'infante.

Madame, pardonnez!..

RITA, vivement.

Silence!.. L'infante sait tout... On vient, Madame... C'est Pacheco, accompagné de gardiens armés...

L'INFANTE.

Eh bien! là... dans ce pavillon.

RITA.

Là!.. là!.. Fernand... Vite!.. vite!..

(Fernand entre dans le pavillon.)

SCÈNE XIII.

L'INFANTE, RITA, PACHECO, GENS ARMÉS, FERNAND, caché.

PACHECO, aux gens.

Venez, venez, mes amis... Il ne peut être que

dans cette partie du jardin... Dans ce pavillon, sans doute... (Apercevant l'infante.) Ah! la princesse!..

L'INFANTE.

Que voulez-vous, maître Pacheco?

PACHECO.

Medame, nous cherchons un téméraire, un criminel peut-être, qui s'est introduit dans le parc d'Aranjuez, et qui ne peut s'être refugié que dans ce pavillon.

L'INFANTE.

Dans ce pavillon; c'est impossible, j'en sors à l'instant.

PACHECO.

Alors, s'il n'est pas dans ce pavillon, il ne peut être que de ce côté; je vais placer des gardiens à l'entour avec ordre de n'en point bouger qu'ils n'aient vu le fugitif et exécuté la loi.

(Il place des gardiens au fond.)

L'INFANTE, à part, à Rita.

Grand Dieu! mais bientôt je suis forcée de retourner au palais et d'abandonner ce pauvre Fernand!.. Pacheco seul alors restera maître des jardins.

RITA, de même.

Eh bien! il n'est pas incorruptible!

L'INFANTE.

Il faut le gagner... Donne-lui cent, deux cents doublons.

RITA.

Mais j'ai tout dépensé à Madrid... Mme la gouvernante a seule la clé de la caisse de vos dépenses, et Votre Altesse n'a jamais manié une pistole.

L'INFANTE.

C'est vrai : des trésors sous mes yeux, des gens qui ne me parlent qu'à genoux, et je ne puis disposer de rien... Et pas un diamant, rien à donner à Pacheco... Oh! que faire? mon Dieu! que faire?

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, LE SECRÉTAIRE, un écrin à la main.

LE SECRÉTAIRE.

Madame, j'ai ordre de vous apporter ces deux perles de la part de mon maître, le comte de Blumberg.

L'INFANTE.

De la part de l'ambassadeur d'Allemagne... Je ne veux pas...

RITA, les prenant.

Y pensez-vous?.. C'est le ciel qui nous les envoie.

(Le secrétaire salue et se retire.)

L'INFANTE.

Mais, pourtant...

RITA.

Mais ne pas user de cette dernière ressource, c'est le perdre, lui! (Avec vivacité.) Et vous le sauverez, Madame!.. Il vous aime tant!..

L'INFANTE.

Oui, son salut avant tout!

RITA, à Pacheco.

Pacheco, Son Altesse veut vous parler.

L'INFANTE.

Approchez, Pacheco... Je puis compter sur votre discrétion, sur votre dévouement?.. Tous deux seront payés chèrement.

PACHECO.

Madame!..

L'INFANTE.

Il y a, en effet, quelqu'un qui s'est introduit et caché dans les jardins d'Aranjuez, mais je veux que cette personne soit sauvée!..

PACHECO.

Mais la loi est formelle, les ordres sont sans pitié!

L'INFANTE.

Vous ferez ce que je vous demande, Pacheco. Je connais trop votre humanité pour ne pas le croire... Voici deux perles d'une grande valeur que je vous prie de conserver en souvenir de moi.

PACHECO.

Madame!..

L'INFANTE.

Allons, jurez-moi sur le salut de votre âme, que vous ferez évader ce jeune homme.

PACHECO, à part.

Ah! c'est un jeune homme!..

L'INFANTE.

J'attends votre serment, Pacheco.

PACHECO.

Madame!.. (A part.) Au fait, ces perles valent sans doute quelques milliers de ducats, et un serment de plus ou de moins à notre cour d'Espagne, ça ne compte pas. (Haut.) Madame, je vous jure que je ferai tout ce qui dépendra de moi pour sauver votre protégé.... non pas aujourd'hui, il y a trop de regards ouverts sur lui et sur moi... mais demain, cette nuit, peut-être... Ecoutez, si au jour naissant vous n'avez point entendu de bruit sous les croisées qui dominent le jardin, votre sécurité pourra être complète, ce jeune homme sera sauvé.

L'INFANTE.

Il suffit... Voici les deux perles... Et quant au jeune homme... il est là, dans ce pavillon...

SCÈNE XV.

LES MÊMES, LA GOUVERNANTE, DON JUAN, LE COMTE DE BLUMBERG, COURTISANS.

FINAL.

CHŒUR.

AIR : Final de Robert-le-Diable.

Pour nous, quelle douleur!
Le roi se meurt peut-être,
Le roi notre seigneur,
Notre amour, notre honneur!
Nous tremblons pour un maître
Qu'on adorait déjà!
De ce malheur, peut-être
Le ciel nous sauvera.

D. JUAN.

Venez, Madame... le roi, atteint d'un mal subit, court les plus grands dangers.

L'INFANTE.

Ciel!..

LE COMTE, à don Juan.

Je manque décidément notre hymen... Je n'y survivrai pas... pour l'empereur.

D. JUAN.

Du courage, tout n'est pas perdu encore.

L'INFANTE, bas, à Pacheco.

Vous sauverez ce jeune homme!

PACHECO.

Comptez sur moi. (A part.) C'est elle qui va régner.

L'INFANTE, à don Juan.

Je vous suis.

REPRISE DU CHŒUR.

Pour nous, quelle douleur! etc.

ENSEMBLE.

(Air précédent.)

LE COMTE.

Pour nous, quelle douleur!
Le roi se meurt peut-être,
Et ce jour de malheur
Va flétrir mon honneur!
Destin cruel et traître!
Blumberg remportera
Les perles qu'à son maître
Légua Montezuma.

PACHECO.

Pour eux, quelle douleur!
Le roi se meurt, peut-être;
Je trouve en ce malheur
Un destin protecteur.
Bientôt du nouveau maître
La faveur m'atteindra,
Car seul j'ai su connaître
Tous ses secrets déjà.

D. JUAN.

A leur fausse douleur,
Je sais les reconnaître;
Ils pleurent leur seigneur,
Trop fort, sur mon honneur!
Devant un nouveau maître
Ils se courbent déjà;
De cet affront, peut-être,
Le sort me vengera.

L'INFANTE.

Ah! quel nouveau malheur!
Le roi se meurt peut-être,
Le roi, notre seigneur!
Pour moi, quelle douleur!
Ah! secourons ce maître
Que je pleure déjà;
Pendant ce temps, peut-être,
Fernand se sauvera.

RITA.

Pour nous, quelle douleur!
Le roi se meurt peut-être,
Le roi, notre seigneur,
Notre amour, notre honneur!
Suivons-la chez un maître
Qu'elle pleure déjà;
Pendant ce temps, peut-être,
Fernand se sauvera.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente le cabinet de toilette de l'infante. — Porte au fond, ouvrant sur les jardins d'Aranjuez. — Il fait nuit; les bougies brûlent encore.

SCÈNE I.

L'INFANTE, RITA, LA GOUVERNANTE.

L'INFANTE.

Quelle heure est-il?

LA GOUVERNANTE.

Bientôt cinq heures, Altesse.

RITA.

Votre Altesse devrait songer à prendre quelque repos.

LA GOUVERNANTE.

Sans doute : une nuit entière passée à veiller.

L'INFANTE.

Mais le temps s'écoule, et l'on ne vient pas m'apporter des nouvelles du roi.

RITA.

Espérez, Madame.

L'INFANTE.

Oui, Rita, mon cœur en a besoin!.. (Bas.) Car, à mes craintes pour mon frère, il s'en mêle une autre!... Fernand est-il sauvé, lui?

RITA, bas.

Je le pense, Madame!.. Pacheco a bien promis...

L'INFANTE, de même.

Tu n'as rien entendu cette nuit?.. Pacheco ne t'a fait parvenir aucun avis?

RITA.

Aucun, Madame. (A part.) Oh! je tremble plus qu'elle, et je n'ose le dire: elle pourrait me deviner!..

L'INFANTE.

Si, au jour naissant, Pacheco n'a point fait entendre de bruit sous cette croisée, Fernand sera sauvé, m'a-t-il dit... (A la gouvernante). Mme la gouvernante, est-ce qu'il ne fait pas encore jour?

LA GOUVERNANTE.

Altesse, le jour doit commencer à poindre; les matines ont déjà sonné; mais vous savez que les femmes de Votre Altesse ne peuvent pas entrer encore chez elle.

RITA, bas, à l'Infante.

Madame! Madame!.. je viens d'entendre du bruit sous cette croisée... Il y a quelqu'un!..

L'INFANTE, bas.

Quelqu'un, à cette heure!.. Si c'était Pacheco!.. (On entend du bruit.) Cette croisée... ouvrez-la...

LA GOUVERNANTE.

Mais, Altesse!...

L'INFANTE.

Ouvrez-la, vous dis-je!.. De l'air!.. de l'air!.. J'étouffe!.. je me trouve mal!..

LA GOUVERNANTE, à Rita, qui se dirige vers la croisée.

Mais, Madame, il n'est pas dans vos attributions...

RITA.

Oh! je prends tout sur moi, et j'aime mieux offenser l'étiquette que de laisser mourir l'Infante.

(Elle l'ouvre; il fait grand jour.)

L'INFANTE, courant à la croisée, à part.

Ce n'est pas lui!.. Je respire!..

RITA.

C'est monseigneur don Juan d'Autriche qui sort de chez le roi et se dirige de ce côté. (Bas.) Pacheco n'a point paru; il est sauvé!

(Les femmes de l'Infante entrent et emportent les bougies.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, DON JUAN; puis, LA COUR.

DON JUAN.

Madame, la maladie du roi ne présente plus aucun danger; la crise, qui pouvait être mortelle, s'est heureusement opérée. Les médecins répondent de tout.

L'INFANTE.

Ah! mon frère!... mon cher frère vivra!

LA GOUVERNANTE.

Voici l'heure du grand lever de l'Infante; toutes les personnes qui ont leurs entrées peuvent être introduites.

(On ouvre les portes; plusieurs courtisans et dames de la cour entrent successivement.)

CHŒUR.

Air de Lestocq.

Par nos pleurs, par nos plaintes
Le ciel est désarmé,
Il va rendre à nos plaintes
Un prince bien-aimé!

DON JUAN.

Si Son Altesse veut bien le permettre, j'userai de mon droit en assistant à son grand lever.

(L'Infante s'incline et va se mettre à sa toilette.)

L'INFANTE.

Rita, et vous, Mesdames, je veux être belle aujourd'hui... Mes plus riches parures... C'est un jour de fête pour l'Espagne, et surtout pour la sœur du roi. (A part.) Je sortirai, et il sera sur mon passage, sans doute!..

DON JUAN.

Votre Altesse compte-t-elle mettre les deux perles que l'ambassadeur d'Autriche lui a envoyées hier comme présent de noces?

L'INFANTE, avec trouble.

Ces deux perles... Non, les porter, ce serait consentir à l'union dont ces cadeaux sont le gage; et vous devez vous rappeler qu'hier j'ai refusé la main de l'empereur.

DON JUAN.

Et vous n'avez pas changé de résolution?

L'INFANTE.

Je n'en changerai jamais.

UN HUISSIER, annonçant.

Son Excellence le comte de Blumberg.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE COMTE DE BLUMBERG.

LE COMTE.

Madame, permettez à celui qui vous adore toujours, au nom de son maître, de déposer à vos pieds ses félicitations sur le rétablissement

du roi votre frère, tout en gémissant, par procuration, des rigueurs de Votre Altesse. Elle ne répond rien... (A Don Juan.) Pourtant, Monseigneur, vous m'avez engagé à cette démarche, en m'assurant...

DON JUAN.

Et, maintenant, je vous engage à rester et à ne vous étonner de rien.

LE COMTE.

Au fait, mes instructions me disent de ne m'étonner de rien, je ne m'étonnerai de rien.

L'INFANTE.

Duchesse de Sandoval, où est mon écrin?

RITA.

Le voici, Madame.

LE COMTE, à part.

Les perles y sont sans doute... Cela ne peut manquer de l'éblouir,.. Nous pourrons être encore heureux.

L'INFANTE.

Est-ce que le comte de Blumberg est chargé d'une mission diplomatique à Madrid?

LE COMTE, à part.

Elle me parle la première, c'est bon signe. (Haut.) Depuis cent cinquante ans, de père en fils, nous ne sommes chargés que des missions matrimoniales, et celle que je remplis ici...

L'INFANTE.

Est terminée, je pense, depuis hier...

LE COMTE, à part.

Ceci devient équivoque.

D. JUAN.

Son Altesse a raison; une princesse de sang royal se doit bien un peu à l'état; mais, avant tout, elle se doit à elle-même.

LE COMTE, à part.

Qu'est-ce qu'il dit donc?

D. JUAN.

Pour moi, qui dans une occasion récente ai persécuté de mes conseils une... personne placée dans cette position, je m'en repens sincèrement aujourd'hui; car il m'est démontré que ce mariage compromettrait le bonheur de... cette personne.

L'INFANTE.

Vous?

D. JUAN.

Moi-même, Madame.

LE COMTE.

Vous!... (Bas.) Si c'était pour entendre de pareilles choses que vous m'avez fait rester ici, j'ose dire...

D. JUAN.

Puisque vos instructions vous disent d'espérer, bornez-vous à cela, et espérez en silence.

LE COMTE, à part.

On ne peut faire deux choses à la fois; il a raison. Je ne comprends cependant pas très bien.

D. JUAN.

Mais, ne pourrions-nous causer de choses moins sérieuses devant Son Altesse, qui n'a été que trop gravement préoccupée... (Avec intention.) Ah!.. si notre cousin le duc d'Albe était ici, lui toujours si bien informé, il nous mettrait au fait de la chronique galante de la nuit.

Air de Mme Favart.

De toutes ces bonnes fortunes,
Il ferait le récit discret.

(A de Blumberg.)

Mais vous, Seigneur, de quelques-unes,
Étiez-vous le héros secret?

LE COMTE.

J'ai, comme il sied à ma naissance,
Dormi du sommeil le plus doux.

D. JUAN, à mi-voix.

Il paraît que Son Excellence
Répétait son rôle d'époux.

Eh bien! moi, je veillais. Si Son Altesse le permet, je pourrais raconter une aventure assez piquante. Cette nuit, inquiet de la santé du roi, je me promenais dans les jardins de ce palais, lorsque tout-à-coup j'aperçois, à la clarté de la lune, un homme qui semblait se cacher derrière les touffes de fleurs.

L'INFANTE, faisant un mouvement, bas, à Rita.

Entends-tu, Rita?

RITA.

Tout mon sang s'est glacé.

LA GOUVERNANTE, qui attache les coiffures de l'infante.

Je ferai observer à Votre Altesse que, si elle fait de pareils mouvemens, je serai exposée à la piquer, malgré moi.

L'INFANTE.

C'est bien.

(Elle fait un signe à la gouvernante, qui sort.)

D. JUAN.

Curieux de connaître cet audacieux qui pouvait avoir quelque mauvais dessein, je cours après lui...

LE COMTE.

Seul?.. quelle imprudence!

D. JUAN.

N'en eussiez-vous pas fait autant, M. l'ambassadeur?..

LE COMTE.

C'est selon : si j'avais été escorté convenablement à mon rang, peut-être me serais-je risqué... seul... (A part.) Où diable veut-il en venir?

L'INFANTE.

Mais continuez donc, Monseigneur!..

D. JUAN.

Ah! ce récit paraît intéresser Son Altesse!

RITA, à part.

Il me fait frémir!..

D. JUAN.

Au détour d'une allée, je rencontrai face à face mon homme.

L'INFANTE.

Et cet homme, quel était-il?

D. JUAN.

Un valet.

L'INFANTE, à part.

Je respire!

D. JUAN.

Un valet préposé spécialement à la garde des jardins, appelé, je crois, Pacheco.

L'INFANTE et RITA, à part.

Pacheco!..

LE COMTE, à part.

C'est fort ennuyeux, ce qu'il raconte là.

L'INFANTE.

Et ce Pacheco?

D. JUAN.

Troublé, incertain, à ma vue il tenta de fuir; mais je le retins d'une main ferme, et l'interrogeai sur ses promenades dans les jardins à une heure aussi insolite. Il se troubla, balbutia, ne sut que dire... Je le fis fouiller sur-le-champ pour savoir s'il n'avait pas quelque arme sur lui. On ne trouva rien, pas même un maravédis; mais il tenait caché sous ses vêtemens un petit écrin contenant deux perles d'une magnificence...

RITA, à part.

C'en est fait!..

LE COMTE.

Deux perles, dites-vous?

D. JUAN.

C'est ce que j'ai vu de plus beau dans ma vie.

LE COMTE.

De plus beau!.. Vous ne vous rappelez donc pas celles que je vous ai montrées hier?..

D. JUAN.

Si fait, si fait.

L'INFANTE, à part.

O mon Dieu!

D. JUAN.

Ma foi! si j'avais à choisir, je ne sais pas...

LE COMTE.

Allons donc!.. Mais vous ne songez donc pas que feu l'empereur Montezuma...

D. JUAN.

Oui, oui, nous savons... Quant à ces deux perles, je crus que Pacheco les avait volées, et le menaçai de la justice; mais il se jeta à mes pieds et m'avoua qu'il les tenait d'une grande dame qu'il n'eut pas besoin de me nommer, et dont il devait sauver l'honneur.

L'INFANTE, à part.

Il sait tout!

LE COMTE, à part.

Ah! voici qui devient intéressant. Dans le commencement de son histoire il y avait des longueurs...

RITA, à part.

Mais Fernand est sauvé, peut-être!.. (Haut, s'efforçant de sourire.) Vous oubliez le plus piquant, Monseigneur; vous ne nous dites pas si Pacheco a rendu à la grande dame le service dont il avait reçu d'avance le prix?

D. JUAN.

Je ne le pense pas. Cette nuit, lorsque je l'ai rencontré, il n'avait pu encore le faire. Je viens de donner l'ordre, ce matin seulement, de rendre Pacheco à la liberté; et je ne suppose pas qu'il veuille encore se mêler de cette affaire, qui a failli le faire pendre.

RITA, bas, à l'Infante.

Oh! mon Dieu! Fernand est encore dans les jardins, et si on le découvre...

L'INFANTE, bas.

Va, cours, Rita... Dis-lui qu'il se cache à tous les yeux... Moi, je le sauverai!

RITA.

Oui, Madame.

(Elle sort.)

LE COMTE.

Et la fin de cette aventure?

D. JUAN.

Je l'ignore.

LE COMTE.

C'est contrariant; j'en aurais fait part à l'empereur mon maître. Je suis sûr que cela l'aurait diverti. Mais ne pourrais-je savoir le nom de la grande dame?

D. JUAN.

Le nom de la grande dame... vous tenez à le connaître?.. (Mouvement général. L'Infante se lève brusquement.) Regardez, M. l'ambassadeur, Son Altesse voulait qu'on la fît belle aujourd'hui, jamais ordre n'a été plus fidèlement exécuté... Votre parure est ravissante, Madame!..

LE COMTE, à part.

Et ce n'est pas pour nous qu'elle a fait tout cela!

L'INFANTE.

Monseigneur don Juan, deux mots...

D. JUAN.

Je suis aux ordres de Votre Altesse.

(Ils vont sur le devant de la scène.)

L'INFANTE.

Monseigneur!

D. JUAN.

Toujours Monseigneur?..

L'INFANTE.

Eh bien!.. mon frère!..

D. JUAN.

Enfin!..

L'INFANTE.

Vous savez tout?

D. JUAN.

J'ai été discret.

L'INFANTE.

Ce jeune homme est encore dans le parc!.. Qu'exigez-vous de moi?

D. JUAN.

Bien, Marguerite... Seulement, je vous ferai observer que vous avez commis une imprudence en disposant de ces deux perles.... Je vous les rapporte pour que vous puissiez les renvoyer à l'ambassadeur... Les voilà.

L'INFANTE, les prenant.

Prenez garde... on pourrait nous voir... Oh! je les garde... je les garde maintenant, pourvu qu'il soit sauvé!

D. JUAN.

Et moi, je ne veux pas vous contraindre... Je tiens à honneur de démentir les propos qui m'outragent... Sondez bien votre cœur et vos intentions... Attendez huit jours, un mois, avant de vous décider.

L'INFANTE.

Mais, d'ici à huit jours, il aura été découvert, tué par les gardiens !..

D. JUAN.

Eh bien! demain... dans deux jours...

L'INFANTE.

Non, non, à l'instant.

D. JUAN.

Réfléchissez, je l'exige... une heure au moins. Si, par hasard, avant ce temps vous reveniez à votre résolution d'hier, si vous vous refusiez à ce mariage, vous me renverriez les deux perles directement à moi, qui saurais mieux que vous colorer aux yeux de l'ambassadeur le refus de cette alliance.

L'INFANTE.

Et si je les garde, si j'accepte...

D. JUAN.

Dans une heure, si je n'ai rien reçu, je serai ici avec l'ambassadeur et votre protégé, que vous verrez libre.

L'INFANTE.

Dans une heure, je vous attends.... Voici Mme la gouvernante, silence!

LA GOUVERNANTE, entrant.

Madame... Sa Majesté peut vous recevoir.

L'INFANTE.

Messieurs et Mesdames, Dieu vous garde!.. M. l'ambassadeur d'Autriche, au revoir!

ENSEMBLE.

Air : Valse de Robin-des-Bois.

L'INFANTE.

Mon Dieu! pardonne à la faiblesse
Qui de mon cœur trouble la paix.
Sauvez-le, don Juan, je laisse
Le champ libre à tous vos projets.

D. JUAN.

Grâce à cette heureuse faiblesse,
Elle achète avec moi la paix.
Qu'enfin elle s'éloigne et laisse
Le champ libre à tous nos projets.

LE COMTE.

Elle a pour nous quelque faiblesse,
Puisqu'elle demande la paix.
Cet heureux changement nous laisse
Le champ libre pour nos projets.

LA GOUVERNANTE et LES COURTISANS.

Du roi, soutenant la faiblesse,
Le ciel à nos cœurs rend la paix.
Que toujours sa clémence laisse
Le prince à l'amour des sujets!

L'INFANTE, à part, en solo.

A partir je suis condamnée,
Je vais, près d'un frère, en ce jour,
Demander pour ma destinée,
Toute ma force à son amour.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

(L'Infante sort avec la gouvernante par le fond; tous les autres personnages sortent à sa suite, excepté don Juan et le comte.)

SCÈNE IV.

DON JUAN, LE COMTE DE BLUMBERG, PACHECO.

PACHECO, entrant.

Voici l'heure où Monseigneur m'a donné rendez-vous... Mais il n'est pas seul.

D. JUAN, à Pacheco.

Attends-moi... (Au comte.) Eh bien! M. l'ambassadeur?

LE COMTE.

Je crois qu'en sortant elle nous a lancé un sourire.

D. JUAN.

Et elle a dit : Au revoir!

LE COMTE.

C'est vrai. Je savais bien que les deux perles la décideraient... Jamais ces bijoux n'ont manqué leur effet. Deux perles qui valent un million!

PACHECO, à part.

Un million!.. J'ai eu de la fidélité pour un million, moi!.. Voyez donc un peu à quoi l'on est exposé sans le savoir.

D. JUAN.

J'avais raison de vous faire rester, et de parler ainsi que vous l'avez entendu... Il faut toujours prier les femmes de ce qu'on ne désire pas, pour en obtenir quelque chose.

LE COMTE.

Vous étiez né diplomate, Monseigneur.... Comme vous savez tromper!

D. JUAN.

Elle ne demande qu'une heure pour rendre public ce consentement qu'elle a déjà pris en secret.

LE COMTE.

Cela ne m'étonne pas... Toutes les fois que je représente mon maître auprès des princesses, elles demandent à réfléchir avant d'accepter.

D. JUAN.

Allez tout préparer pour le départ de l'Infante ; dans une heure, je vous en donne ma foi de gentilhomme, vous l'emmènerez en Autriche.

LE COMTE.

J'y cours, Monseigneur... Dans une heure, je serai ici... L'honneur des Blumberg est sauf!.. Nous sommes aimés!

(Il sort.)

SCÈNE V.

D. JUAN, PACHECO.

D. JUAN.

Approche, Pacheco. Je veux récompenser ta fidélité : Je te nomme intendant des jardins d'Aranjuez. Tu sais quels devoirs terribles enchaînent les gardiens dans l'intérieur des parcs royaux, tandis que la cour y séjourne... Les gardes wallones feraient plutôt feu sur eux que de les laisser sortir. Ainsi, te voilà pour toute la saison un opulent prisonnier.

PAÇHECO.

Je vous rends grâce, Monseigneur... (A part.) Cela ne vaut pourtant pas un million!

D. JUAN.

Dans le récit que j'ai fait à l'Infante, j'ai eu soin de ne pas te compromettre au point d'exciter ses soupçons... Je ne lui ai pas dit que tu étais venu de toi-même me livrer son secret.

PACHECO, à part.

Je le crois bien, le roi allait mieux.

D. JUAN.

Tu peux donc continuer ton service dans le palais, sans qu'elle se défie de toi. Vois, observe, écoute, rends-moi compte de tout, et que ce jeune homme ne puisse sortir des jardins. Va prêter ton serment entre les mains du majordome.

(Il sort par le fond.)

PACHECO.

Oui, Monseigneur... (A part.) Un serment encore!.. Comme on me fait perdre du temps, aujourd'hui!

(Ils sortent également par le fond.)

SCÈNE VI.

RITA, seule, entrant par le côté.

Je viens de le voir... Dans quel état, grand Dieu! Tremblant d'être aperçue, je n'ai eu que le temps de lui jeter un billet que j'avais écrit à la hâte. Il m'obéira, j'en suis sûr; il se rendra ici au moment où l'*Angelus* sonnera. Il n'y aura personne... L'Infante, accompagnée de toute sa maison, va dire ses prières à la chapelle avec la reine-mère... J'accourrai ici, je pourrai le préparer à apprendre le moyen qui l'a sauvé, et que je n'ai osé lui révéler encore. Voudra-t-il laisser l'Infante dans son erreur?.. Oh! cette erreur, qu'il ne la détruise pas, car il y va de son salut!.. Voici la princesse, contenons-nous; je ne dois point paraître aussi malheureuse qu'elle.

SCÈNE VII.

L'INFANTE, RITA.

L'INFANTE.

Eh bien?..

RITA.

Je l'ai découvert... Quelques mots l'ont instruit de tout.

L'INFANTE.

Avant une heure il sera en sûreté, Rita... car avant une heure je serai partie pour l'Autriche.

RITA.

Vous?

L'INFANTE.

Oui, voilà le prix auquel don Juan a mis son salut; mais je ne m'éloignerai que quand il sera libre.

RITA.

Ah! Dieu vous bénira, Madame.

L'INFANTE.

Dieu!.. Oui, c'est maintenant mon seul refuge, ma seule espérance!.. car, en allant en Autriche, je renonce à tout espoir de bonheur!

RITA.

Madame!

L'INFANTE.

Et l'usage me défend même de t'emmener avec moi... toi qui, quelquefois du moins, m'aurais parlé de lui!.. Mais chaque instant qui s'écoule est un péril pour lui!.. Va, donne les ordres nécessaires pour mon départ... que l'on s'empresse!.. Si je puis être prête avant une heure, don Juan le saura, il le saura plus tôt... Oh! cours, ne perds pas un moment.

RITA.

Oui, Madame... (Elle fait quelques pas et s'arrête. A part.) Bonne princesse... C'est la dernière fois que je la vois seule, peut-être, et elle ignore tous les bienfaits que j'ose accepter d'elle. Et ma bouche est condamnée au silence de l'ingratitude!.. Oh! que du moins, avant son départ, elle sache combien je l'aime!.. (Elle se jette aux pieds de l'Infante, et prend ses mains.) Ma bonne maîtresse!..

L'INFANTE, la relevant.

Dans mes bras, Rita! dans mes bras!.. Il n'y a plus de distance entre nous que celle du malheur!.. Sois heureuse, toi, mon enfant, sous ce beau ciel d'Espagne!.. moi, je vais régner... Oh! pas long-temps, je l'espère... Et quand l'impératrice d'Autriche ne sera plus, toi seule au monde sauras la douleur qui l'a tuée!..

RITA.

Ah ! Madame !.. Madame !..

L'INFANTE.

Tais-toi, tais-toi, enfant... et sèche tes larmes. J'ai besoin de courage, et il souffre en attendant... Oh ! va-t'en !.. par pitié, va-t'en !..

RITA.

Madame !.. je le répète encore. Dieu vous bénira !..

(Elle sort.)

SCENE VIII.

L'INFANTE ; puis, LA GOUVERNANTE.

L'INFANTE, seule.

Je ne le verrai plus !..

LA GOUVERNANTE, entrant.

Madame, l'*Angelus* de midi va sonner dans cinq minutes ; Votre Altesse a juste le temps de se rendre à la chapelle, accompagnée de sa maison, pour prier avec la reine-mère.

L'INFANTE, à part.

Moi !.. aller me donner en spectacle à toute cette cour !.. montrer mes yeux rouges de larmes !.. Jamais !..

LA GOUVERNANTE.

Madame, le temps presse, l'*Angelus* va sonner.

L'INFANTE.

Rendez-vous avec ma maison à la chapelle, et faites mes excuses à la reine-mère, je n'irai pas.

LA GOUVERNANTE.

Mais, Madame, l'usage veut que les infantes d'Espagne...

L'INFANTE.

Je ne suis plus infante d'Espagne, je suis impératrice d'Autriche !.. Je ne reconnais plus les exigences de la cour d'Aranjuez... Que ma dernière heure soit une heure de liberté !.. Laissez-moi... laissez-moi !..

LA GOUVERNANTE.

J'obéis !..

(Elle sort.)

L'INFANTE, seule.

Allons, c'en est fait !.. Et pour acheter quelques instans de solitude, j'ai déclaré plus tôt cette résolution qui me condamne sans retour au malheur... Je vais partir sans l'avoir revu !.. Je ne le dois plus, peut-être... Oui, il ignorera toujours que je l'aime... Il ignorera ce que m'a coûté son salut... Mais, ne me voyant plus, n'ayant pas un souvenir de moi, il dira qu'il a exposé sa vie pour une princesse hautaine qui l'a payé par l'indifférence, l'abandon, l'ingratitude !.. Oh ! cette idée !.. Je veux le voir !.. Mais comment ?.. Que résoudre ?.. Que faire ?..

Air de l'Angelus.

De moi, Seigneur, ayez pitié !

(Bruit de cloches.)

Ciel ! l'*Angelus* de la chapelle !
Au devoir long-temps oublié,
O mon Dieu ! ta voix me rappelle.

(A genoux.)

Grâce pour un enfant rebelle !..
Les sons pieux de l'*Angelus*
De mon cœur apaisent l'orage.
Doux accens dans l'air répandus,
Ranimez mes sens éperdus !
C'est du ciel que vient le courage !

J'aurai la force d'aller à la chapelle, de souffrir en secret devant tous !.. Je dois apprendre à étouffer mes larmes !.. Je vais être impératrice !..

(Elle s'éloigne. Fernand entre par la porte du fond, en prenant des précautions pour ne pas être vu.)

SCÈNE IX.

DON FERNAND, L'INFANTE.

D. FERNAND, aperçoit l'infante, s'arrête et dit.

Quelqu'un !

L'INFANTE, se retournant.

C'est lui !

D. FERNAND, à part.

L'infante !..

(Il reste immobile et les yeux baissés.)

L'INFANTE, à part.

C'est lui !.. O mon Dieu ! vous avez exaucé ma prière ! (Haut.) Approchez, Fernand. Vous touchez au terme de vos infortunes !.. Je vous sauverai, je l'ai promis.

D. FERNAND.

Ah ! Madame ! je vous devrai la vie !.. Mon amour a donc intéressé Votre Altesse ?

L'INFANTE.

Et qui ne serait touché d'un si noble dévouement ?.. Pour voir celle que vous aimez, vous avez risqué vos jours...

D. FERNAND.

J'aurais donné mon âme, s'il l'eût fallu, pour la voir de plus près, l'entendre, lui parler... car, toujours... toujours des gardes entre elle et moi !.. comme si ce n'était pas assez du rang et de la naissance qui nous séparent !..

L'INFANTE.

Ce rang, cette naissance, pèsent aussi bien cruellement sur elle !.. Si elle était libre de son choix... (Se reprenant.) mais des devoirs inexorables...

D. FERNAND.

Que dites-vous, Madame ?..

L'INFANTE, à part.

O mon Dieu ! Je tremble de lui dire... Il m'aime !.. Il ne voudrait pas être sauvé à ce prix... Et pourtant, s'il allait croire... (Haut.) Dans l'exaltation de votre amour, vous avez rêvé un bonheur que peut-être celle qui... vous aime

aussi, a rêvé à son tour; mais le moment du réveil est venu!..

D. FERNAND.

Ah! je tremble de comprendre, Madame!.. Oh! oui, celle que j'ose chérir, entourée du prestige, des honneurs et de la fortune, voyant une cour à ses pieds, éblouie par le haut rang de quelque prétendant illustre, abandonne pour lui le pauvre jeune homme qui ne peut que mourir!.. Enfin, Madame, elle ne m'aime plus, sans doute!.. Oh! par pitié!.. dites-moi si elle ne m'aime plus?..

L'INFANTE.

Ne plus vous aimer!.. Elle qui donnerait ses jours pour racheter les vôtres!.. Elle qui donne plus encore... qui donne son bonheur!..

D. FERNAND.

Son bonheur!.. Achevez!.. achevez, Madame!..

L'INFANTE.

Elle va vous quitter pour jamais, s'unir à un autre... car à ce prix seulement est votre salut!.. Elle sera malheureuse! Elle en mourra... mais elle vous sauvera!.. Jugez si elle vous aime, maintenant.

D. FERNAND.

Elle! me quitter!.. Elle! à un autre!.. Cela ne sera pas... cela ne peut être!

L'INFANTE.

Mais si elle ne le fait, vous êtes perdu!

D. FERNAND.

J'aime mieux la mort d'un seul coup que cette pensée sans cesse renaissante et qui me tuerait lentement, à chaque heure de ma vie. Elle! à un autre!.. Oui! moi, ne plus la voir, ne plus la savoir libre... songer qu'un rival peut lui dire des paroles d'amour... songer qu'un autre... oh! jamais... c'est impossible!.. J'attends plutôt les arquebuses de vos gardes! J'aime mieux périr en soldat, une balle dans le cœur... Je vous en supplie, Madame, dites à Rita que je ne consens pas à ce sacrifice!..

L'INFANTE, à part.

Rita!..

D. FERNAND.

Dites à Rita que je l'aime cent fois davantage depuis que vous m'avez appris sa noble résolution!..

L'INFANTE, à part.

Encore Rita!..

D. FERNAND.

Dites à Rita...

L'INFANTE, à part.

Rita, toujours!.. (Haut.) Mais c'est donc elle que vous aimez?

D. FERNAND.

Et pour quelle autre que la belle duchesse de Sandoval aurais-je joué ma vie, en pénétrant dans ce jardin pour lui parler un seul instant?.. pour quelle autre...

L'INFANTE.

Assez! assez!.. Pas un mot de plus!.. Je vous dis que c'est assez!.. (A part.) Ainsi c'est pour Rita qu'il est venu... Oui, je m'explique tout, maintenant... Ce rang, cette naissance qui les séparent... cette couronne... ducale... M'aimer! moi!.. Il n'y jamais songé!.. Quand il se plaçait sur mon passage, c'était pour elle... Quand il tournait vers ma voiture ses regards passionnés, c'était pour elle... et je croyais... Oh! folle! folle!.. de penser qu'il y a un homme assez dévoué, assez généreux, assez constant, pour aimer sans espoir une infante d'Espagne!.. Ah! j'étais bien simple, bien crédule, bien folle, n'est-ce pas?.. (Elle rit nerveusement.) Ah! ah! ah! ah!.. folle que j'étais!.. (Continuant à rire.) Ah! ah! ah! ah! que je souffre, mon Dieu!.. Je souffre horriblement.

(Elle se laisse tomber sur un fauteuil.)

D. FERNAND.

L'infante!.. Elle s'évanouit peut-être... Si j'osais... (Allant à elle.) Madame!

L'INFANTE, se relevant tout-à-coup.

Que voulez-vous? Qui vous a permis de me parler?.. de m'approcher? Qui vous a permis d'entrer chez l'infante d'Espagne?

D. FERNAND.

Pardon, Madame, mais j'avais cru, d'après la lettre de Rita...

L'INFANTE.

Encore Rita!..

D. FERNAND.

La duchesse de Sandoval m'a écrit que je pouvais...

L'INFANTE.

La duchesse de Sandoval n'est que la première de mes servantes, et la dernière, si je veux, entendez-vous? et je puis la chasser à l'instant de ma présence, comme je vous chasse vous-même... Sortez!..

D. FERNAND.

Cette colère!.. Mais, Madame!

L'INFANTE.

Sortez, vous dis-je!.. Mais, ne voyez-vous pas que votre présence m'est odieuse!.. qu'elle me fait mal!.. qu'elle me tue?.. Sortez!.. Je le veux!.. je l'ordonne!..

D. FERNAND.

J'obéis!..

(Il sort.)

SCÈNE X.

L'INFANTE, seule.

Ainsi ils me jouaient tous deux!.. Les ingrats! Heureux par mon malheur, ils auraient ri de ma faiblesse, insulté à ma crédulité... et mes jours se seraient éteints dans les larmes!.. Oh! non, il n'en sera pas ainsi... Puisque c'est pour la duchesse de Sandoval qu'il a risqué sa vie, que la

duchesse de Sandoval le sauve si elle le peut... Moi, je ne me dévoue plus à cet hymen que je déteste!.. L'heure n'est pas écoulée!.. Si vous me renvoyez ces deux perles avant une heure, a dit don Juan, je comprendrai que vous refusez... Ces bijoux, les voilà!.. A moi! quelqu'un!.. Personne... Ah! j'oubliais... tout le monde est auprès de la reine-mère!.. Eh bien! j'irai moi-même, s'il le faut. (Apercevant au fond Pacheco dans les jardins, qui paraît chercher.) Ah! cet homme... ce Pacheco... Il est tout dévoué à don Juan... Il ne me trahira pas, cette fois, quand je l'enverrai vers lui... Pacheco! Pacheco!..

PACHECO, entrant.

Son Altesse m'appelle?..

SCENE XI.

L'INFANTE, PACHECO, RITA.

RITA, à part.

Ciel! l'infante!... ici... Et lui, est-il venu?

L'INFANTE.

Pacheco, j'ignore si tu m'as trahie, mais peu m'importe; cette fois, c'est une chose que tu peux faire au grand jour... C'est pour don Juan... Reporte-lui à l'instant ces deux perles, à l'instant, entends-tu?.. et dis-lui que je refuse de partir.

PACHECO.

J'obéis à Votre Altesse.

(Il sort.)

SCÈNE XII.

L'INFANTE, RITA.

RITA, à part.

Que dit-elle?..

L'INFANTE, considérant Rita.

La voilà donc, celle qui m'a trahie!

RITA.

Vous refusez de partir, Madame... Que signifie?..

L'INFANTE.

Ecoutez-moi. Il y a quelques années, un duc, un vieillard exilé, se mourait du mal du pays, l'air de l'Espagne seul pouvait le sauver... J'ai obtenu sa grâce à force de prières et de supplications... Lui et sa fille ont échappé par moi à la misère, au bannissement, au déshonneur!.. Le duc de Sandoval, enfin, a terminé sa carrière dans sa patrie, entouré de soins et de respects... J'ai recueilli près de moi la jeune Rita... au milieu d'une cour qui brigue à genoux un de mes regards, je l'ai choisie, elle, pour la combler de mes faveurs, pour l'accabler de mes bontés... J'en ai fait mon amie, ma sœur, mon égale!.. Et cette femme que je croyais ma créature la plus dévouée, c'était ma plus implacable ennemie!.. A l'aide de mes propres secrets que je lui livrais, elle me trahissait à son aise... Ce n'était pas une confidente, c'était une rivale!

RITA.

Madame!.. qui a pu vous dire?..

L'INFANTE.

Qui?.. Mais Fernand lui-même... à cette place où vous êtes... ici!.. où vous lui aviez donné rendez-vous, sous mes yeux, dans mon appartement... Lui, qui ne me devait rien, et qui ne m'a pas trompée... lui qui ne savait rien, et qui n'aurait pas accepté ce lâche bonheur payé de ma vie, et que vous convoitiez déjà!.. cette honteuse félicité qui commence pour vous à mon exil et à mon désespoir!..

RITA.

Ah! épargnez-moi, Madame!.. Oh! quand j'ai su que vous l'aimiez, je vous le jure, je voulais le fuir, le quitter, ne jamais le revoir... l'oublier, si j'en avais eu la force, pour qu'il m'oubliât à son tour!..

L'INFANTE.

Mais il vous adorait, lui... Vous le saviez... et vous me disiez qu'il m'aimait!..

RITA.

C'était pour le sauver, Madame!

L'INFANTE.

Mais vous me laissiez partir!

RITA.

Mais c'était pour le sauver, Madame... Et vous, qui l'aimez, vous devez me comprendre et me pardonner!...

L'INFANTE.

Le sauver, moi! en m'exilant en Autriche... tandis que vous restez en Espagne pour lui appartenir!.. Moi, l'esclave d'un maître inconnu; vous, la compagne d'un amant adoré!.. Le sauver, dites-vous?.. ah! bien plutôt vous l'avez perdu... perdu sans retour!..

RITA.

Que dites-vous?..

L'INFANTE.

Je dis que l'infante d'Espagne ne part plus, qu'elle retire sa parole. (A don Juan.) et qu'elle livre votre amant à son ressentiment et à sa colère.

RITA.

Grand Dieu!.. Mais c'en est fait de sa vie!.. Oh! Madame!.. vous l'avez dit... il n'est pas coupable, lui!.. De ce jour, Madame, je renonce à lui, à son amour, à son souvenir même!.. Je vais lui écrire devant vous; je renonce au monde, je m'ensevelis dans un cloître... (Elle se jette à ses pieds en pleurant.) Ah! par grâce, Madame, sur moi votre colère, votre mépris, votre vengeance, mais qu'il vive.

Air : Pitié, Madame. (L. Pujet.)

Pitié, Madame,
Son seul appui
Est dans votre âme,
Pitié pour lui!
Son cœur de ruse est incapable

Moi seule j'ai pu vous tromper.
Au châtiment de la coupable,
Que l'innocent puisse échapper.
Oh ! plus que moi vous êtes belle,
Il le sait et vous aimera;
Oui, déjà son cœur vous rappelle.
Moi, pauvre fille, il m'oubliera.
Pitié, Madame, etc.

L'INFANTE, moins irritée.

Elle pleure !.. elle souffre, à son tour !..

RITA.

Mais en ce moment peut-être... on le frappe déjà !.. Madame ! au nom du ciel... puisqu'il n'est pas coupable... voulez-vous sa mort ?.. Quoi ! je vous parle de sa mort, et vous demeurez muette et immobile !.. et vous osez dire que vous l'aimez !..

L'INFANTE.

Sa mort !.. sa mort !.. il va mourir !.. Oui, en effet, don Juan, que j'ai irrité, sera inexorable.. Il n'est pas coupable !.. Et Rita... elle a voulu le sauver !.. Moi seule suis bien malheureuse !.. Ah ! il vivra !.. Qu'il vive d'abord... advienne que pourra !..

RITA, avec reconnaissance.

Madame !

L'INFANTE.

Le sauver !.. mais il n'est plus temps, sans doute !.. Ces deux perles que j'ai renvoyées à don Juan sont pour lui le signe de mon refus.. Il les a reçues déjà... Don Fernand est arrêté, perdu !..

RITA.

Quoi !

L'INFANTE.

C'était convenu entre moi et don Juan... Où est Pacheco? où est-il?

RITA, courant au fond.

Je ne le vois plus, Madame... sans doute il a accompli la fatale mission.

L'INFANTE.

Eh bien ! va, cours vers don Juan... et dis-lui que je me soumets à tout... pourvu qu'il le sauve !.. à tout, entends-tu?

RITA.

Ah ! j'arriverai à temps, Madame !.. (Elle s'élance au fond. Bruit lointain d'un coup d'arquebuse.) Ah ! mon Dieu ! des soldats qui parcourent au loin les jardins... Il est trop tard !..

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, LE COMTE DE BLUMBERG.

LE COMTE.

Oui, son châtiment est justice !

RITA.

Son châtiment ! de qui ?

LE COMTE.

De l'audacieux qui voulait enlever à mon maître son bien le plus précieux

L'INFANTE.

Je me meurs !

LE COMTE.

Une chose que tous les joailliers de l'Europe estimaient un million.

L'INFANTE.

Que voulez-vous dire ?

LE COMTE.

Je veux dire que ce misérable intendant des jardins, ce Pacheco, a tenté de s'évader du parc, qu'il emportait les deux perles. On avait tiré sur lui... mais heureusement on l'a manqué... oui, heureusement... sans cela il ne pourrait pas être pendu !..

L'INFANTE.

Et ces perles ne sont pas parvenues à don Juan ?

LE COMTE.

Parvenues à don Juan !.. Et pourquoi ?.. Je vous les rapporte. Les Blumberg seront toujours cités dans l'histoire pour savoir défendre et reconquérir... les perles de leurs souverains.

L'INFANTE, à part.

L'heure est passée depuis long-temps, et j'espère...

RITA, apercevant, don Fernand.

Fernand !.. Le voilà !

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, DON JUAN, DON FERNAND.

D. JUAN.

Madame, veuillez me permettre de vous présenter don Fernand de Velasco, à qui j'ouvre la route des honneurs pour le rendre digne de la noble alliance qu'il ambitionne ; je l'ai engagé à venir s'assurer du consentement de Votre Altesse. (A part.) Hâtons ce mariage, qui le sépare de l'Infante.

D. FERNAND, à mi-voix et s'agenouillant devant l'Infante.

Air de l'Angelus.

Quand notre imprudence, ici-bas,
Devant nous fait ouvrir un piége,
Un ange gardien suit nos pas,
Qui nous soutient et nous protége,
Noble femme au saint privilége !..
Notre amour ne saurait, je crois,
L'insulter d'un désir étrange ;
Vainement le manteau des rois,
Aux yeux la déguise parfois :
C'est du ciel que nous vient cet ange.

L'INFANTE.

Don Fernand, une noble carrière vous est ouverte... Parcourez-la dignement... (A mi-voix.) Que les honneurs vous soient moins funestes qu'à... une autre !..

LA GOUVERNANTE, entrant avec les femmes.

Madame, voici l'heure de votre départ.

L'INFANTE, aux femmes.

Adieu, Mesdames... Je vous remercie de vos bons services... Gardez un souvenir à l'infante Marguerite !.. (A l'ambassadeur.) Partons !

RITA, pleurant.

Et moi, Madame, vous ne me dites rien !.. Vous partez en me maudissant !..

L'INFANTE.

Non, la destinée seule a tout fait, et que nul remords ne trouble ton bonheur... Moi, Dieu me prendra en pitié; la pensée de l'avoir sauvé me soutiendra.

LE COMTE.

Je savais bien, moi, qu'elle n'oserait jamais renvoyer les deux perles de feu l'empereur Montezuma.

(L'infante se dirige vers le fond, où sa suite l'attend. — Le Comte lui donne la main. — Rita est à genoux. — Fernand s'incline. — La toile baisse.)

FIN.

S'adresser, pour la musique de cette pièce, à M. TARANNE, bibliothécaire du théâtre du Vaudeville.

Imp. de Mme DE LACOMBE, r. d'Enghien, 12.